

ÉDUQUER SA CONSCIENCE DANS *LETTRES À MON FILS* DE LOUISE D'ÉPINAY

LUCIA MARINESCU*

EDUCATING ONE'S CONSCIENCE
IN *LETTRES À MON FILS* BY LOUISE D'ÉPINAY

Abstract. In 1759, Louise d'Épinay published *Lettres à mon fils*, an epistolary work addressed to Louis Joseph de Lalive d'Épinay. The twelve letters summarize the educational principles she advocates for, as well as the concept of self-identity construction. I address the idea of educating one's conscience and analyse the way in which the springs of one's personality are driven not by a society dominated by superficiality and artifice, but by the just principles of good and truth, as revealed by a conscience endowed with discernment and dedicated to achieving happiness, rather than aiming at one's own satisfaction. I also discuss the idea of self-knowledge: the innate and acquired qualities that are to be continuously perfected by means of the will and effort and put in the service of the other, which also acts as a defence against any form of negative influence. An exercise in discernment, carefully directed towards oneself and the world, contributes to the refinement of conscience: in this sense, education must emphasize the role of language as the vehicle of truth and virtue as the essence of an honest man. The stage of childhood, for an aristocrat, is oriented towards discovering one's vocation, which allows one to contribute to the improvement of society.

Keywords: self-identity construction, conscience, education, discernment, self-knowledge

Le siècle français des Lumières incite à des réflexions au sujet de l'éducation morale et à propos de l'acquisition des connaissances intellectuelles, inspirées par la théorie de John Locke (*Some Thoughts Concerning Education*, 1693/*Quelques pensées sur l'éducation*, 1966) et synthétisées dans *Dictionnaire*

* Université de Bucarest, Faculté des Langues and Littératures Étrangères, Département de Français. Email : <luciamarinescu25@yahoo.fr>.

européen des Lumières par Fritz-Peter Hager dans l'article « Education, instruction et pédagogie » (DEL, 2014 : 429). Conformément à Locke, les objectifs visés par l'éducation sont hiérarchisés : on accorde une importance primordiale à la vertu (envisagée comme la domination de la raison sur la passion) ; secondement – la sagesse pratique (c'est-à-dire le don de réfléchir sur les problèmes d'ordre pratique de la vie) ; troisièmement – la conduite qui s'appuie sur les bonnes manières (qui synthétisent le respect de soi et le respect de l'autre) ; dernièrement – on retrouve l'accent mis sur l'acquisition du savoir : « ... je dirai que son précepteur doit se rappeler que son rôle n'est pas tant de lui enseigner toutes les sciences connues, que de lui inspirer le goût et l'amour de la science, et de le mettre en état d'acquérir de nouvelles connaissances, quand il en aura envie. » (1966 : 256) Par conséquent, la formation de l'individu comporte comme point de départ l'insistance sur la raison et le raffinement de celle-ci, tellement utile dans le processus de définir l'identité, et dans le processus de construire la relation avec l'Autre. Dans ce sens, l'exemple du Maître (son comportement, ses méthodes éducatives basées sur le respect et la douceur) est fondamental pour l'élève/l'enfant. Qui plus est, Locke pense qu'il faut adapter les méthodes d'enseignement à partir de la personnalité de chaque élève : « Chaque homme a ses qualités propres qui, aussi bien que sa physionomie, le distinguent de tous les autres hommes ; et il n'y a peut-être pas deux enfants qui puissent être élevés par des méthodes absolument semblables. » (1966 : 179) D'ailleurs, le sujet de l'éducation au XVIIIe siècle est bien sensible pour plusieurs raisons, selon Béatrice Bomel-Rainelli : « ... tout d'abord parce qu'il prolonge la pensée des analystes du XVIIe siècle français et anglais, notamment Fénelon et Locke, puis parce que l'expulsion des Jésuites en France, au milieu du siècle, avive les discussions sur l'éducation, enfin parce que la Révolution fait se multiplier les plans de création de l'Instruction publique. » (2007 : 26)

Éducation : c'est le soin que l'on prend de nourrir, d'élever et d'instruire les enfants ; ainsi l'éducation a pour objectifs, la santé et la bonne conformation du corps ; ce qui regarde la droiture et l'instruction de l'esprit ; les mœurs, c'est-à-dire la conduite de la vie et les qualités sociales. (E, 1751-1772 : 397)

Selon Dumarsais, l'auteur de l'article *Éducation*, la réflexion pédagogique suppose la présence de trois thèmes, Nourrir, Élever, Instruire, qui mettent en lumière : 1. l'importance accordée à la santé et au développement harmonieux du corps ; 2. l'accent mis sur le besoin de cultiver l'esprit, la droiture; 3. l'impératif de parfaire l'éducation morale. Ces exigences révèlent le but de la démarche éducative : l'individu, capable de discernement et fidèle aux principes moraux inculqués à travers l'éducation et assimilés par sa propre conscience, réussira à se rendre utile à la société (qui le respectera), à la famille (dont il sera le membre d'honneur et qu'il soutiendra matériellement et financièrement), à l'État (dont la bonne évolution dépend du fruit de l'éducation reçue par ses membres). Accomplir ces désidérata suppose, donc, essentiellement, acquérir une conscience lucide, juste, résultat d'une action conjuguée de la raison et de la morale : et tout cela non pas à travers une influence directe sur l'enfant (grâce à la formation intellectuelle et à l'éducation morale dispensée par l'intermédiaire des leçons) mais en faisant appel aux expériences personnelles, vécues profondément et guidées par le Maître/Précepteur.

De cette manière, cultiver le bon sens, la spiritualité, la conscience de soi depuis l'âge tendre de l'enfance veut dire préparer les objectifs les plus nobles de l'individu – la moralité et la raison. Le but de l'éducation se traduirait, selon la conception du XVIII^e siècle, par le désir de chaque personne de gagner l'excellence morale, qualité impossible à acquérir sans une conscience éduquée et, par conséquent, sans la capacité de connaître profondément le bien et le mal.

Nous venons de brosser le contexte où Louise d'Épinay (1726-1783) publie, en 1759, *Lettres à mon fils*, ouvrage épistolaire, adressé à Louis Joseph de Lalive d'Épinay (1746-1813) : « Madame d'Épinay avoue qu'elle ne savait pas grand-chose quand elle s'est mariée, ce qui ne l'empêchera pas ensuite d'écrire des textes remarquables et de tenir honorablement sa partie dans l'équipe de la *Correspondance littéraire* de Grimm et Meister. » (Girou-Swidorski, 2009 : 7) Annie Duprat rappelle également la situation toujours précaire de cette dame, dès sa plus tendre enfance : « ... orpheline placée sous la férule d'une tante bien peu tendre, (elle) a été placée sous le sceau, si ce n'est de la pauvreté, du moins de la nécessité d'être toujours débitable. » (2007 : 210)

Le nom de Louise d'Épinay est associé au monde des salons, qu'elle maîtrise brillamment grâce à l'esprit curieux qui lui ouvre des perspectives sur les domaines les plus divers : arts, morale, histoire, métaphysique, théâtre, pédagogie. Grande amie de Diderot (qui « par deux fois, recommande sa fille à Louise, comme il l'a fait à Sophie, autrefois promue tutrice pendant l'absence du père : *Si ma fille était assez bien avisée pour aller vous voir, je la recommande à vos bontés*, écrit-il le 22 juillet 1773 à la marquise ») (Richard-Pauchet, 2008 : 9), de l'abbé Galiani, de Grimm et de Rousseau, cette salonnière se fait remarquer non seulement par l'aisance des entretiens polémiques – « Une heure de conversation donne plus de satisfaction que tous les trésors de la terre ». (Gréard, 1893 : 277) mais également à travers ses écrits - « Chacune de vos lettres est une encyclopédie » (Gréard, 1893 : 255) affirme l'abbé Galiani, et ses œuvres pédagogiques (*Lettres à mon fils* (1759), *Conversations d'Émilie* (1781)) privilégient les échanges, l'apprentissage par l'entremise du dialogue, l'expérience directe, l'observation et l'assimilation raisonnée. On peut aussi rejoindre Isabelle Brouard-Arends quand elle affirme : « ... les impératifs d'une vie mondaine et les contraintes liées au milieu aristocratique sont des obstacles à l'expression d'un discours individuel. Écrire et parler représentent pour une femme un engagement personnel audacieux. » (2004 : 189) Pour Louise d'Épinay, « le talent et les connaissances "affranchissent de la dépendance des autres" » (DEL, 2014 : 524). On pourrait proposer comme noyau de sa théorie une affirmation qui synthétise le rôle fondamental accordé à la réflexion sur chaque détail, qui assure l'indépendance de toute autorité : « Rien de plus utile surtout que de s'adresser à la conscience de l'enfant et de la faire juge d'elle-même » (Gréard, 1893 : 275).

Les douze « lettres fictives à valeur pédagogique » (Girou-Swidorski, 2004 : 179) synthétisent les principes éducatifs en faveur desquels elle plaide, ainsi que sa conception concernant la construction de l'identité de soi. Dans ce qui suit, nous étudierons la manière dont on éduquait sa conscience à l'époque, nous analyserons les ressorts de la personnalité entraînés non pas par la superficialité et l'apparence qui règnent dans la société, mais par les justes principes du bien et de la vérité, révélés grâce à une conscience éduquée, douée de discernement, encline à forger le bien de l'Autre plutôt qu'à viser sa propre satisfaction.

Le Chevalier Jaucourt propose plusieurs définitions de la conscience dans l'Encyclopédie :

...l'opinion ou le sentiment intérieur que nous avons nous-mêmes de ce que nous faisons ... Puisque, de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'âme des perceptions qui n'y sont pas à son insu ; ce sentiment qui lui en donne la connaissance et qui l'avertit du moins d'une partie de ce qui se passe en elle, M. l'abbé de Condillac l'appelle avec raison conscience ... (E, 1751-1772 : 902)

et aussi :

... acte de l'entendement qui indique ce qui est bon ou mauvais dans les actions morales, et qui prononce sur les choses qu'on a faites ou omises, d'où il naît en nous-mêmes une douce tranquillité ou une inquiétude importune, la joie ou la sérénité, ou ces remords cruels si bien figurés par le vautour de la fable qui déchirait sans cesse le cœur de Prométhée. (E, 1751-1772 : 902)

De son côté, Louise d'Épinay envisage la construction de soi comme essentiellement fondée sur une conscience claire, entraînée, éduquée à saisir la vérité. C'est le juge « le plus redoutable » (1759 : 187) de l'homme qui n'est jamais leurré par les autres. « La tranquillité d'une bonne conscience » (*Ibidem*) est le fruit d'un choix existentiel cultivé depuis l'âge tendre par un homme courageux, à travers un exercice de censure intérieure, au moment des confrontations avec les autres :

Celui qui fait dépendre sa vertu des circonstances ou du jugement des autres, devient l'esclave des événements et de tous ceux qui veulent se donner la peine de l'enchaîner : mais l'homme qui met un haut prix à l'opinion qu'il doit porter de lui-même est le maître de son sort ; sa vertu est en son pouvoir. (1759 : 190)

Voilà un élément essentiel propre à la théorie pédagogique de Louise d'Épinay : sauvegarder la vertu humaine à travers un esprit éclairé, lucide, froid, insensible aux attaques de l'orgueil. On peut d'ailleurs affirmer

avec Martin Rueff : « Si la conscience est un “instinct divin”, elle ne se développe et n’agit qu’avec les lumières de l’homme. » (DEL, 2014 : 840)

Puisque les buts de l’existence, selon Louise d’Épinay, seraient la liberté, le bonheur, la tranquillité, la paix de l’âme, l’estime de soi, il faut savoir écouter « le cri de la conscience » (1759 : 193) - le seul « censeur intérieur », « juge intègre et sévère » (*Ibidem*) des actions humaines.

La vocation de vivre en société et d’accomplir les devoirs que celle-ci exige est constamment nourrie de l’aspiration vers la perfection et à l’estime publique - ce qui demande des modèles à étudier et à imiter. Aussi Louise d’Épinay proclame-t-elle le choix de l’éducation privée, au milieu de la famille, où la tendresse, l’amitié, la reconnaissance, la confiance, la vérité toujours proclamée créent les prémisses d’un fort caractère apte à vivre le bonheur :

Élevé sous mes yeux, j’ai voulu vous voir contracter l’habitude et l’amour de la vertu et de la bonté, et acquérir cette force et cette santé du corps et de l’âme, sans lesquelles la vie ne peut être regardée comme un bonheur. (1759 : 9-10) ... Tout vous prouve, mon cher fils, que si je vous garde auprès de moi, c’est moins pour satisfaire ma tendresse que pour travailler efficacement à votre bonheur. (1759 : 20)

D’ailleurs, on apprend, grâce à Isabelle Havelange, que « Le débat pédagogique des Lumières marque aussi l’éducation féminine. La formation traditionnelle des couvents est mise en opposition avec les bienfaits de l’éducation privée, la nécessité d’une ouverture sur le monde réel s’exprime en même temps que le besoin de l’élargissement du savoir profane. » (1996 : 365)

Observer les comportements, analyser les réactions, les répliques des personnes autour de soi – ce sont autant de points de départ pour établir des critères d’appréciation morale. Louise d’Épinay insiste sur l’importance de se connaître soi-même : les qualités innées et acquises, continuellement parfaites à travers la volonté et l’effort, seront mises au service de l’Autre mais elles se dresseront aussi comme un mur de défense contre les influences négatives. Un exercice de discernement orienté vers soi-même et vers le monde aide à raffiner la conscience ;

dans ce sens, l'éducation doit accentuer le rôle du langage (porteur de vérité) et l'importance de la vérité (l'essence d'une personne honnête) : « Tel est l'avantage de la vérité ; elle conserve toujours ses droits ; elle satisfait les cœurs les moins formés : elle seule est digne de nous guider par le flambeau de la raison, en nous montrant les moyens de nous rendre utiles à la société, et à nous-mêmes agréables. » (1759 : 23) L'époque de l'enfance, pour un aristocrate, est destinée à déceler sa vocation, grâce à laquelle il s'évertuera à améliorer la société.

Le lecteur des lettres est sensible au ton chaleureux, bienveillant, de la mère qui imagine un programme éducatif fondé sur la sensibilité du cœur tout d'abord, pour viser les raisonnements pragmatiques, par la suite : « J'ai voulu enfin vous accoutumer à ces sentiments intimes et délicieux de tendresse et de confiance, inspirés par la nature, cimentés par la douce habitude d'un commerce journalier dans lequel le ciel a placé le bonheur réciproque des pères et des enfants. » (1759 : 10) Une éducation commencée dans une atmosphère propice au libre développement personnel engendre le plaisir de la découverte – des autres, de la nature, du savoir – qui est inculquée par l'observation, l'expérience, le raisonnement. Louise d'Épinay fait preuve dans ses desseins d'« une certaine compétence *innée* en quelque sorte, avec son rôle traditionnel : la maternité. » (Girou-Swidorski, 2004 : 175)

« Vous vous trouverez tous les jours avec des gens de mérite ; tous les jours vous êtes à portée de profiter de leur conversation » (1759 : 146) : c'est grâce à l'entretien que le savoir trouve une voie plus convaincante vers l'intellect. Louise d'Épinay ne plaide pas pour un apprentissage fait à la légère, mais pour une sorte d'imprégnation des connaissances qui ne saurait être possible « sans soins et sans peines. » (1759 : 146) Elle accentue le rôle de l'activité continuelle, de l'effort, du travail – « le souverain remède contre les maux attachés à la condition humaine. » (1759 : 149) Le travail sur soi est doublement orienté : sur sa propre conscience, afin de la mettre à l'épreuve continuellement, en la questionnant – « c'est notre conscience, c'est la vérité et la vertu qui doivent régler nos sentiments et nos actions, non l'opinion, ni les vains et frivoles jugements des hommes » (1759 : 157), et sur l'assimilation du savoir, qui raffine l'être humain, en l'arrachant à la légèreté, à l'indolence, à la mollesse, aux distractions éternelles, au dégoût, à l'ennui, à la maladie. « La bonne

santé et le courage d'esprit » (1759 : 126) sont les qualités des gens actifs. La paresse d'esprit fait plonger l'homme dans « une léthargie cruelle » (1759 : 147). Qui plus est, il risque de tomber proie aux désordres psychiques si la légèreté s'empare de lui : « Vous voyez combien la légèreté est dangereuse : celui qui ne réfléchit point est exposé, sans le vouloir, au danger de commettre des désordres et des actions déraisonnables. » (1759 : 126) Elle rencontre sur ce point l'opinion de l'abbé Galiani (reprise dans son livre par O. Gréard), qui insiste sur le rôle de l'effort pour acquérir le savoir : « Toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences sont fausses et absurdes ; car il n'est pas question d'apprendre la géographie, la géométrie, mais bien de s'accoutumer à travailler. » (O Gréard, 1893 : 268)

Ce chemin d'apprentissage exige, de la part du Maître : de l'attachement, de la douceur, de la patience, et invite l'enfant à faire l'exercice de l'application, de la confiance, de la reconnaissance. Ce modèle oriente également les rapports de l'enfant avec la société. Son but sera de faire le bien, au profit des autres et non pas pour sa propre image sociale : « C'est donc pour sa propre satisfaction et pour être heureux qu'il faut faire le bien, et non pour l'opinion que les hommes peuvent prendre de nous : car la louange n'est que l'ombre de la vertu, et l'ombre ne peut exister sans le corps qui la produit. » (1759 : 40)

L'enfant est mis en garde contre la fausseté, la flatterie, la perfidie, les éloges immérités – « un poison subtil et trompeur » (1759 : 37), la dissipation. C'est toujours à une conscience éveillée et éduquée qu'il doit faire appel, pour juger correctement des actions et du caractère des gens, mais aussi pour voir clair les détails de sa propre conduite, admirable réellement dans la société ou non : « Un honnête homme travaille à mériter la louange mais ne la recherche pas. » (1759 : 36)

Accomplir les tâches de sa condition sociale est primordial, c'est un devoir préparé très tôt, dès la plus tendre enfance, à commencer par une éducation privilégiée, orientée vers la connaissance de soi. Découvrir sa « voix » semble être essentiel pour semer le bonheur autour de soi et le vivre :

Notre enfance, je vous l'ai déjà dit, mon fils, doit donc être employée à bien connaître la portion et la sorte de talent dont le Ciel a bien

voulu nous distinguer des autres, afin de les mettre à profit par une culture entendue. C'est là ce qu'on appelle notre vocation. Il faut la bien connaître et lui obéir sans réserve pour assurer le bonheur de notre vie. (1759 : 108)

Son propre bonheur touche à l'apogée lorsque l'enfant s'ingénie à contribuer au bonheur de son prochain : tout cela suppose l'exercice d'appriivoiser son orgueil, d'effacer sa volonté égoïste. À force de lutter contre ses penchants naturels (entêtement, paresse intellectuelle, indolence, inconséquence, ennui, superficialité), l'enfant se prépare à parcourir un chemin qui suppose effort et difficultés – insurmontables sans la présence d'une conscience éduquée. Il doit, donc, savoir renoncer à s'exercer dans les domaines pour lesquels il aurait du talent (les arts agréables, par exemple), afin de se perfectionner dans la direction des devoirs essentiels de son état auquel il est appelé, vu son nom et sa fortune. Un homme bien né, c'est « un être touché de la vérité et sensible à la vertu » (1781 : 109, 5e Lettre), des qualités améliorables à travers l'effort.

« Le spectacle de la nature est le plus beau de tous. Ses plaisirs constants et universels comme elle, sont de tous les lieux, de tous les moments et de tous les âges ! » (1759 : 120) : contempler la nature incite la curiosité et enrichit les réflexions de l'enfant, qui en admire le spectacle et le compare à celui de la société. Contempler la nature incite la curiosité et enrichit les réflexions de l'enfant : il en admire le spectacle et le compare à celui de la société. La raison et l'esprit analytique l'y accompagnent constamment, en éveillant les zones non explorées de la conscience : « ... tout dans la nature doit exciter la curiosité, et fournir à la réflexion d'un homme bien né. » (1759 : 120)

Si Louise d'Épinay insiste à ce que son fils établisse des similitudes entre, par exemple, le travail des fourmis, leur entraide, l'attention qu'elles prêtent à leurs consœurs, et, de l'autre côté, la société des humains, c'est pour mettre en relief le rôle de l'observation et de la prise de conscience des attitudes à adopter pour soutenir ses semblables :

Vous êtes quelquefois amusé à considérer le travail des insectes : avez-vous remarqué, mon fils, avec quel art ils se bâtissent des maisons, avec quelle tendresse ils nourrissent leurs petits ? ... J'ai

souvent passé des heures entières à observer des troupeaux de fourmis ; vous les voyez voiturer au bas d'un arbre en haut des brins d'herbe ou de paille, de petits morceaux de terre ou de gravier. N'est-il pas bien singulier de trouver tant de politesse parmi les fourmis, et de voir combien cet instinct de s'aider mutuellement dans leurs besoins les élève au-dessus de l'homme chez qui il se trouve si souvent troublé par un faux amour-propre et par un sot orgueil. (1759 : 122-123)

Le respect des ouvrages de la nature est une leçon que Louise d'Épinay donne par l'intermédiaire de l'exemple, une figure rhétorique qui est plus suggestive pour les enfants et qui pourrait faire passer le message moral d'une manière beaucoup plus persuasive que les arguments d'autorité.

Observer, établir des correspondances entre la vie dans la nature et la vie dans la société des humains, aiguïser la capacité de raisonner plutôt que celle de mémoriser des connaissances difficiles, toutes ces actions transforment l'éducation dans une source de bonheur, dans une occasion de mieux se connaître et de se forger une conscience indépendante des influences extérieures. Le savoir acquis, filtré par la raison, la sensibilité et l'expérience directe, devient, par conséquent, plus durable et mieux ancré dans la mémoire de l'enfant. Coralie Bournonville souligne l'avantage de l'éducation transmise grâce à l'exemple plutôt qu'aux maximes données a priori : « ... les exemples, historiques et contemporains, ne viennent plus illustrer des maximes, mais il faut partir des exemples pour en tirer des leçons de morale. L'exemple, mettant en jeu les sens ou l'imagination, laisse une impression plus forte que les maximes dans la mémoire de qui les reçoit, et constitue un socle de réflexions morales sur lequel fonder sa conduite. » (2013 : 130)

En guise d'exemple, nous pouvons considérer la *Troisième Lettre*, porteuse de sens au sujet du rapport de l'homme avec la société, à travers l'histoire des deux frères, James – qui est sourd, et William – qui est aveugle. Ils décident de quitter la maison paternelle afin de conquérir le monde. Se fiant trop à son mérite, à ses connaissances, James fait semblant de comprendre les paroles des autres, il joue du théâtre, mais finalement, dans son voyage, il échoue en prison suite à une mésaventure lors de laquelle il n'avoue pas son infirmité, par orgueil, par entêtement, par

amour-propre et à cause d'un esprit borné qui ne lui permet pas de discerner le bien du mal (tout comme il ne peut pas comprendre ce qu'on lui dit) : « Plus on a d'esprit, plus on saisit promptement les réflexions et les avertissements des autres, aidés de notre propre conscience, nous distinguons les bons et les mauvais avis : au contraire, moins un homme a d'esprit, plus vous le voyez opiniâtement attaché à ses idées. » (1759 : 84)

La première leçon à saisir par le lecteur pourrait porter sur l'entêtement d'une personne dépourvue d'expérience et de raison ; tout comme la surdité, l'entêtement empêche les gens de comprendre ce qu'ils écoutent ou bien les rend à tel point infatués, qu'ils pensent savoir d'avance ce qu'on a l'intention de leur dire, ne voulant rien écouter, trop attachés à leur soi-disant savoir :

Je parie que la plupart de ceux qui me connaissent sont encore à s'apercevoir de ma prétendue infirmité ; il y a une certaine manière de prendre part à tout, sans y rien concevoir : un sourire, un signe de la tête, un mot de temps en temps jeté à propos suivant la mine des spectateurs, tout cela m'a toujours réussi au-delà de mes souhaits. (1759 : 51-52)

Williams, le frère aveugle, est trop guidé, entraîné par l'opinion et la volonté des autres, devenant finalement la victime des malheurs provoqués par une faiblesse incorrigible. C'est un homme faible, hésitant, prêt à se plier aux décisions de ses guides, auxquels il fait trop confiance, sans prendre le soin de forger sa propre capacité de décider. Son cœur est « une cire molle » (1759 : 87), facilement influençable autant par les honnêtes que par les malhonnêtes gens. Ce qui lui fait défaut, donc, c'est une conscience claire, entraînée à flairer le danger et à discerner les bonnes des mauvaises intentions par lesquelles les autres tentent d'agir sur lui : « ... j'écoute ce que l'on me dit, et me soumets sans peine aux volontés des autres. C'est ainsi que j'ai trouvé le secret de me servir des yeux d'autrui, et de doubler mes lumières par celles des gens éclairés par qui je me laisse gouverner. » (1759 : 53)

Louise d'Épinay maîtrise également l'art de la narration et emploie le récit à valeur didactique comme un instrument porteur de sens moral,

mieux adapté pour un enfant que la sagesse froide des préceptes. Nous rejoindrons Colas Duflo quand il affirme qu'à travers les récits, on peut « mieux communiquer sa pensée » et « parler à l'imagination du lecteur pour agir sur la formation de sa raison. » (2013 : 4) D'ailleurs, au XVIIIe siècle, le récit, de la même façon que le roman, s'évertue à « servir et illustrer des idéaux élevés et socialement valorisés » affirme Éric Leborgne (DEL, 2014 : 1092)

On peut conclure que, dans ses lettres, Louise d'Épinay réunit les objectifs propres à l'homme d'honneur : la vérité, la vertu, la prudence, la droiture, qui deviennent le guide de la conscience – juge intègre et sévère des sentiments, des actions, des opinions.

BIBLIOGRAPHIE

- Bomel-Rainelli, Béatrice (2007), « De Rollin à Madame de Genlis : les traités et les romans d'éducation du XVIIIe siècle dans les manuels d'histoire de la littérature de 1852 à 2005 », in *Lumen*, 26, pp. 93–108. <https://doi.org/10.7202/1012063ar>
- Bournonville, Coralie (2013), « Quand le roman pense l'éducation : le statut de l'exemple moral dans deux romans de Prévost », in *Fiction de la pensée, pensées de la fiction. Roman et philosophie au XVIIe et XVIIIe siècles*, Hermann, coll. « République des lettres, Symposiums », Paris.
- Brouard-Arends, Isabelle (2004), « Trajectoires de femmes, éthique et projet auctorial, Mme de Lambert, Mme d'Épinay, Mme de Genlis » in *Dix-huitième Siècle*, n°36, Femmes des Lumières, pp. 189-196. https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_2004_num_36_1_2604
- Brouard-Arends, Isabelle, Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle (dir.) (2016), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, PUR, Rennes.
- Delon, Michel (dir.) (2014), *Dictionnaire européen des Lumières*, (abrégé DEL, dans le texte), PUF, Paris.
- Duflo, Colas (éd.) (2013), *Fiction de la pensée, pensées de la fiction. Roman et philosophie au XVIIe et XVIIIe siècles*, Hermann, coll. « République des lettres, Symposiums », Paris.
- Duprat, Annie (2007), « Elisabeth Badinter, Mme du Châtelet, Mme d'Épinay ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle » in *Annales historiques de la Révolution française*, n°349, pp. 209-211. www.persee.fr/doc/ahrf_0003-4436_2007_num_349_1_3110_t1_0209_0000_2
- Épinay, Louise d' (1759), *Lettres à mon fils*, Genève. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1527365g>
- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers de Diderot, D'Alembert et Jaucourt (1751-1772)*, abrégé E dans le texte.
- ENCCRE [Vol. V, p. 397] (academie-sciences.fr), p. 397, Éducation.

- ENCCRE [Vol. III, p. 902] (academie-sciences.fr), p. 902, Conscience.
- Girou-Swidorski, Marie-Laure (2004), « Surprises et leçons d'un inventaire : la prose féminine non-fictionnelle au 18^e siècle » in *Dix-huitième Siècle*, n°36, pp. 171-187. <https://doi.org/10.3406/dhs.2004.2603> ; www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_2004_num_36_1_2603
- Girou-Swidorski, Marie-Laure, (2009), « La République des Lettres au féminin. Femmes et circulation des savoirs au XVIII^e siècle » in *Lumen*, 28, pp. 1-28. <https://doi.org/10.7202/1012035ar>
- Gréard, Oct. (1893), *L'Éducation des femmes par les femmes. Études et portraits*, Quatrième édition, Hachette et Cie, Paris.
- Havelange, Isabelle, (1996), « 1650–1830 : des livres pour les demoiselles ? » in *Cahiers de la recherche en éducation*, 3(3), pp. 363–376. <https://doi.org/10.7202/1017438ar>
- Locke, John, *Quelques pensées sur l'éducation*, (traduit de l'anglais par G. Compayré), Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1966.
- Richard-Pauchet, Odile (2008), « Écrans et fumées : Diderot maître de l'ambiguïté dans ses lettres à Mme d'Épinay », in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 43, pp. 33-48. <http://journals.openedition.org/rde/3482>